

# LES KOPPIES COMME CONCEPT ET ESPACE D'EXPÉRIMENTATION D'URBANITÉS

JEAN-CHRISTOPHE LANQUETIN



Images: J.C. Lanquetin, 2012

Dans la plaine où est construite la ville de Johannesburg émergent les koppies (petites têtes en afrikans). Ce sont des collines pour la plupart non bâties, du moins en leur partie supérieure, mais la main de l'homme y est très présente. Certains koppies sont des parcs, d'autres sont des espaces indéfinis, des 'no-place' ou 'uitvalgrond', des zones à l'écart de l'ordre de la ville construite, urbanisée, apparemment incohérents et délaissés, pas vraiment la campagne, même si la nature est fortement présente<sup>1</sup>. On y accède par des chemins discrets à flanc de colline ou en enjambant une barrière au bout d'une rue asphaltée. Ces morceaux de territoire (certaines collines font plusieurs km de long), sont situés au cœur de la ville, ils la surplombent et en offrent une vision souvent magnifique, mais depuis son envers.

Durant la résidence Play Urban 2012 à Johannesburg, je devais chaque jour promener deux dalmatiens. C'est ainsi que j'ai découvert

les koppies. Ce moment quotidien est devenu un temps de déambulation et de réflexion sur ce que je voyais autour de moi et sur le statut de ces espaces apparemment en ruine au cœur de l'immensité urbaine. Je les ai vécus comme un espace de respiration, de réflexion, de rumination pensive, un environnement où la plupart des règles et contraintes qui existent dans la ville sont mises en retrait. Il me manquait des clefs de compréhension mais je marchais en fait dans un environnement d'évidence organisé, partagé, traversé, investi, et simultanément laissé flottant. Certaines activités sont celles d'un parc - promener les chiens, pique-niquer, courir - mais nombre d'autres sont aux limites de la légalité et du visible, secrètes, intimes, voire dangereuses ou violentes, mais aussi mystiques, religieuses (de nombreuses messes et cérémonies s'y déroulent en plein air). Au delà de l'apparence première d'un espace non construit, 'en friche', dégradé, mélangeant la nature et des signes clairs de présence humaine et technique,

<sup>1</sup> Bettina Malcomess, Dorothée Kreutzfeldt, Johannesburg. Fragments of Spaces and Times, Fanele ed, Johannesburg 2013.



les indices de pratiques humaines y sont partout visibles sous la forme de nombreux objets et éléments (des pierres notamment) disposés intentionnellement dans l'espace, signes d'une présence, traces d'un événement, d'une cérémonie, indications d'habitudes, de parcours maintes fois empruntés, etc. La surface du sol peut se lire comme une cartographie discrète dont on devine qu'elle fait sens pour les gens, sans intervention autre qu'eux-mêmes. On fait avec ce que l'on a, soit la plupart du temps très peu: des pierres, des bougies, des bouteilles, des morceaux de bois ou de tissu, divers objets. Ici, l'air, la végétation, la terre ont leur importance, car il y a comme un sentiment de liberté dans l'espace et la manière d'y accéder. Ainsi, un jour je croise au loin un homme seul, visiblement agité. Il lève les bras au ciel, se met à crier, à implorer, je l'entends pleurer, il est en grande difficulté et cela s'exprime dans une prière de désespoir, en haut de la colline. Les koppies sont des lieux chargés.

<sup>2</sup> Mon expérience, faute de temps, est restée superficielle. Ce fut surtout une lecture des signes et de quelques présences dans l'espace, mais je renvoie ici à nouveau aux travaux de Bettina Malcomess et Dorothée Kreutzfeldt, et en particulier à un projet récent, Routes & rites to the city: <http://artjournal.criticalreview.co.za/project/routes-and-rites/>

Je vois les koppies comme un concept, un scénario urbain radical, celui d'un espace (infra) structuré par les gens, au cœur de la ville, un vide occupé. Ce «no-place» est en fait une face essentielle de la ville. Au lieu de le lire comme un terrain vague, je choisis de le lire comme une urbanité existante et vivante où les corps et le geste sont premiers, une urbanité chargée par de multiples actions. Les rapports institutionnels classiques du public, du privé et de la loi, semblent s'être arrêtés ici. C'est un espace commun, actif, constamment en recomposition, même si précaire, ce qui n'est pas étonnant vu la nature des regards majoritairement portés sur de tels espaces. Il serait intéressant de comprendre plus en détail les modalités de fonctionnement des koppies, la manière dont les gens les investissent, les imaginent, se partagent l'espace, ce qu'ils y font<sup>2</sup>. Simone parle souvent dans ses textes de la capacité qu'ont les gens à se répartir l'espace commun, d'une foi en les potentialités d'un partage de ce que l'on a. Ce



n'est pas une célébration de l'informel, c'est une prise en compte politique et inclusive de la vitalité des pratiques et des espaces qui leurs permettent d'exister. Et les koppies regorgent de cette vitalité. Or, des koppies, il y en a partout, pas seulement à Johannesburg, pas seulement en périphérie, en limite des villes. Il ne s'agit pas simplement d'étendues délaissées. Il me semble que les koppies, comme scénario urbain, sont un espace tangible d'exploration des interstices et des pratiques immatérielles qui génèrent la ville. Ils sont ainsi porteurs d'un potentiel d'invention du fait de leur apparente indéfinition. Espace réel et dynamique d'approche de l'urbain. A Strasbourg, durant les résidences Play Urban, nous avons souvent parcouru et étudié, observé, mais aussi joué, aussi bien dans des lieux résiduels que dans le centre ville avec cette intuition qu'en créant des espaces de flottement, on pouvait faire émerger des présences et des activités humaines non formatées.

Johannesburg est une ville particulièrement intéressante lorsqu'on observe la manière dont une ville architecturée à l'européenne est reconfigurée par les usages et les pratiques des gens, aussi bien dans les rues, dans les parcs, que dans les bâtiments (voir dans ce numéro, les marches). Beaucoup a été écrit sur ces glissements d'usages et la manière dont les gens se sont emparés de cette urbanité. C'est notamment en relation avec le centre ville de Joburg que Simone a développé son concept de **People as infrastructure**<sup>3</sup>.

Evidemment pour nous qui venons de Strasbourg, ces pratiques, ces manières qu'ont les gens de constamment inscrire, ré-inscrire, de l'infrastructure humaine dans l'espace urbain nous ont particulièrement intéressés, dans la mesure où à Strasbourg ceci devient quasi impossible: la règle, le contrôle, ont pris le pas et la présence des corps, des gens n'a plus grand chose d'une expérimentation d'un commun en devenir. La ville est devenue étouffante par absence d'ouverture à la diversité des expressions, des différences, des points de vue, des présences; de cela, la puissance publique se méfie, elle contrôle, régule. L'espace urbain n'est plus pour l'essentiel qu'un espace lisse de croisements où le commerce est devenu l'activité ultra dominante, jusqu'à privatiser la rue. Il suffit de jouer un peu, notamment via des gestes d'artistes qui sortent de la banalité d'un quotidien considéré comme 'normal', et on est vite considéré comme ayant basculé dans une transgression. Il est devenu très facile de faire réagir les vigiles et la police: il suffit juste de marcher un peu plus lentement.

C'est comment, une ville où la place des habitants existe? Une multiplicité extrême qui soit le contraire du chaos. L'invention de dispositifs et de situations dans des contextes



<sup>3</sup> Voir par exemple dans ce numéro, la marche sur les deux parcs à Johannesburg.

urbains est pour moi une manière de travailler cette question. Je me sers pour cela du concept de **People as infrastructure**, lui-même génératif d'une série d'autres (**public, endurance, surface, spectral, urban majority, etc.**), un chapelet de notions nourries par les interactions et le vécu en immersion de Simone dans différentes villes dites du 'sud global', de par le monde (voir dans ce numéro: **the public et endurance**). Ainsi, j'explore, je cherche, j'étudie. Cette ville existe. Elle est souvent cachée, parfois visible<sup>4</sup>, partout menacée, souvent déjà écrasée

<sup>4</sup> A Bogota, chaque dimanche, la principale avenue (Carrera) qui traverse la ville de part en part (la 7ème) est rendue piétonne sur des dizaines de kilomètres. La manière dont la dynamique urbaine en est tout simplement renversée est fascinante.





par la puissance des logiques immobilières, par ce que l'on appelle le développement urbain, par le devenir camp des urbanités, le devenir 'shopping mall' des centre ville. Au coeur de mon travail il y a le postulat que cette 'infrastructure of people' n'est jamais résiduelle, qu'elle est aussi puissante que les puissantes logiques qui littéralement saccagent le commun. C'est l'image, formulée par

De Certeau<sup>5</sup>, des pas du marcheur dans la ville, faits de micro transgressions, jamais exactement dans les clous, un espace de fiction parcourue, d'affects ordinaires qui façonnent l'urbain de chacun et qui échappent, quoi qu'il arrive<sup>6</sup>. Cela renvoie aussi aux **Undercommons** décrits par Fred Moten et Stefano Harney, ces énergies collectives sous jacentes, apparemment disparues, mais

toujours présentes, qui ne sont pas contre ce qui existe mais qui sont une puissance d'invention, qui pensent ailleurs, autrement, qui sont des manières d'être ensemble<sup>7</sup>. Chez Simone

m'intéresse particulièrement sa référence à ce que Deleuze dans ses écrits sur le cinéma appelle 'le pouvoir du faux', soit ces intervalles, ces intensités, ces connexions qui via le montage notamment, n'obéissent pas à la logique de ce que l'on voit au premier abord et qui semble évident en termes de

lecture, de sens. Le 'pouvoir du faux,' c'est la construction de rapports, de connexions singulières, autres. Simone, citant Deleuze toujours, connecte ce 'pouvoir du faux', avec la notion de 'peuple qui manque'. Il pose le fait que l'idée de peuple tel qu'elle a été pensée jusqu'ici n'est plus opérante et suggère l'importance de travailler à la réinventer. Simone évoque alors les capacités de connexion et d'entraide entre les gens au delà des appartenances, des territoires d'origine, etc<sup>8</sup>.

Comment un site considéré comme délaissé, en fait chargé de multiples signes de présences et activités humaines, peut-il devenir un espace d'invention urbaine via des processus de création? Comment mettre en mouvement ces espaces qui, comme le suggère Ann Laura Stoler a propos des ruines, sont « de (possibles) épacentres pour des revendications collectives, des lieux d'histoire porteurs d'une dimension spirituelle, des sites chargés à

5 Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, 1. Arts de faire, Folio essais Gallimard, Paris 1990.

6 La référence est ici au livre de Kathleen Stewart, *Ordinary affects*, Duke university press, Durham & Londres 2007.

7 Fred Moten, Stefano Harney, *The Undercommons: fugitive planning & black study*, Minor compositions 2013: <http://www.minorcompositions.info/wp-content/uploads/2013/04/undercommons-web.pdf>

8 AbdouMaliq Simone, *Drawing the city near*, Minneapolis: University of Minnesota Press, 2014, p.225-226

9 « Instead, we might turn to ruins as epicenters of renewed collective claims, as history in a spirited voice, as sites that animate both despair and new possibilities, bids for entitlement, and unexpected collaborative political projects » In Ann Laura Stoler editor, *Imperial debris, on ruin and ruination*, Duke university press, Durham et Londres 2013, p. 14.

la fois de désespoir et de potentialités, mais aussi de pistes pour des droits nouveaux et des projets politiques collaboratifs singuliers<sup>9</sup>. Comment générer des 'fragments de possibles' qui travaillent à décoloniser la ville, à en défaire les formatages, ce que Easterling<sup>10</sup> appelle les règles et standards qui gouvernent l'espace de la vie de tous les jours, ne laissant aux gens qu'un choix limité et orienté d'options. L'envahisseur est ici multiple: institutions et régimes autoritaires, contrôle public d'État, sociétés de consommation, découpages du territoire. Cette puissance de destruction du commun un peu partout dans le monde suggère un rapport de profanation. En fait, le terme qui m'est venu d'abord à l'esprit est la notion de destruction, un désir, par des gestes d'artiste, de détruire sans faire disparaître pour autant, de détruire la puissance carcérale de l'urbain, de réouvrir l'existant à des usages, des pratiques

non assignés. Cela m'a alors renvoyé à Agamben, et à son concept de profanation. Telle qu'il le développe, il s'agit d'une restitution au libre usage et à la propriété des hommes, d'une chose qui a été soustraite et transférée dans

une sphère séparée<sup>11</sup>. Il suggère que le jeu (ce qui me renvoie au **play** de Play>Urban) est une manière de libérer et de détourner l'humanité de la sphère du sacré (en tant que sphère séparée), mais sans pour autant l'abolir. Une manière de créer une nouvelle dimension d'un usage, car non assigné à une fonction. Le jeu comme organe de profanation de cette religion ultra dominante

aujourd'hui qu'est le capitalisme. Ainsi, il s'agit de déployer de multiples manières de jouer avec les espaces, les surfaces, de les dé-assigner<sup>12</sup>, de commencer à y développer des idées, des concepts, des gestes, des performances, des installations, de jouer avec en tête l'idée de participer via des dispositifs artistiques d'une restitution aux gens, en interaction avec les possibles de vie et les enjeux sociaux, qui questionne ce que pourrait être une ville contemporaine, sans savoir précisément à ce stade ce que cela peut devenir. Moyens très humbles pour un enjeu considérable.

Aussi modestes et en travail soient-elles je suggère que l'on peut considérer nombre de nos expérimentations dans le cadre de Play>Urban comme s'inscrivant dans une telle logique. Nos protocoles, nos manières de travailler avec people as infrastructure ont souvent consisté en la création de situations, fondées sur la notion de jeu, au sens de **play** (jeu sans gain). Des situations éphémères où les gens, nous et ceux que nous croisons, sont au centre et occupent, ne serait-ce qu'un instant, de manière investie et personnelle un espace

10 Keller Easterling, *Extra spacecraft the power of infrastructure space*, Verso books, Londres 2014.

11 Giorgio Agamben *Profanations*, Rivages poche, Payot, Paris 2006, pp 95 et suiv.

12 Voir les travaux du collectif DAAR (Decolonizing Architecture Art Residency), Eyal Weizman, Alessandro Petti, Sandi Hilal: <http://www.decolonizing.ps/site/>



urbain pensé comme commun. Inventer des situations ou juste les faire surgir car le commun est déjà là?<sup>13</sup> Comment alors continuer, comment aller plus loin, comment dans la radicalité d'un geste d'artiste, d'un geste esthétique inscrit dans le quotidien, être producteur de mutation urbaine dans la durée.

C'est aussi une manière de mettre en lumière la dimension politique, agissante des textes de Simone. En fait, ses textes suggèrent un renversement radical: l'informel est le formel. La face que la plupart des théories de l'urbain disent cachée ou secondaire et qui attire artistes et activistes, est en fait le moteur de la ville. Les imaginaires, les pratiques, les traces, vides, les gestes, les affects ne sont pas résiduels, c'est à partir d'eux que l'on peut penser le devenir des urbanités (mais nous manquons encore d'outils conceptuels pour bâtir des dynamiques urbaines à partir de cela). Avec ce renversement, le bâti n'est alors 'que' la surface, la résultante de cette multitude d'interactions, d'arrangements et de subjectivités<sup>14</sup>. Evidemment cela change l'approche lorsque l'on veut construire. Ce qui est nommé informel et qui vient toujours après dans la pensée des décideurs (architectes, urbanistes, politiques, développeurs), est l'infrastructure. En fait, ce que font les gens dans la sphère publique, leurs pratiques, leurs manières de l'occuper, de fabriquer des opportunités, ne susciterait-il pas une peur idéologique de perte de contrôle de la part de toutes formes de pouvoirs et de 'savoirs sur'. Dès que de l'espace commun existe du fait

13 Nous n'avons certes pas déconstruit les concepts de Simone, mais en un sens nos expérimentations n'étaient-elles pas une manière de les étudier, non dans un sens académique, mais en les mettant en jeu dans la ville, en jouant avec.

14 « Les différences dans les surfaces de l'environnement construit représentent différentes histoires, calculs, et manières de faire les choses ». AbdouMaliq Simone, *Jakarta*, op. cit. pp. 111 et suiv.

de dynamiques individuelles et collectives, ce qui est assez facile car il suffit souvent d'aider un peu et surtout de laisser faire - les gens savent comment et où ils souhaitent vivre - plutôt que de faire confiance, d'avoir foi dirait Simone, il devient urgent de réguler, ce qui veut dire le plus souvent, d'éradiquer. Ces dynamiques ne viennent-t-elles pas trop clairement contredire la voracité des logiques libérales et spéculatives de prise de possession de l'espace urbain par des intérêts privés, financiers, ou autres? (s'il n'y avait que quelques shopping malls, dit encore Simone, cela irait encore. Mais ils veulent tout!). On peut certes postuler que même au pied du mur de la **gated community** il finira toujours par s'ouvrir une boutique informelle, mais dans la perspective d'urbanités prenant en compte ces dynamiques des gens, cela ne suffit bien évidemment pas et Simone se pose aussi la question de la manière dont des dynamiques institutionnelles et architecturales peuvent collaborer avec les formes d'endurance, les pratiques, afin de leur permettre de s'épanouir, au lieu de les restreindre, voire de les faire disparaître.

Comment pousser de telles études afin que des pratiques artistiques, en tant que dispositifs micro politiques et subjectifs de connaissance et d'expérimentation, participent d'une invention du commun dans les villes. Architecte de formation, j'ai souvent envie de penser en architecte, dans la durée, mais en même temps, le caractère micro et momentané de mes gestes d'artiste m'intéresse, comme si le fait que ce soit subjectif et ponctuel, était la plus grande puissance. Cela vient peut-être du fait qu'un jour, j'ai renoncé à être architecte, car j'ai décidé que je ne participerais pas de la destruction des terrains vagues.

